

LÉON TROTSKI  
par Jean Guéhenno  
*Europe*, octobre 1930

Je venais de lire le *Journal* de M. Charles Du Bos et son « Dialogue avec André Gide » (1) quand je me mis à la lecture des mémoires de Trotski (2). Il me sembla que je revenais du royaume des ombres et remontais au soleil des vivants. J'avais quelque temps fait ma compagnie d'élégants fantômes et de nouveau je me heurtais à un monde de chair et de sang. À la place de ces fantômes, je me méfierais. Je doute qu'avec l'aide même de Dieu ils s'en tirent. Ils ne croient plus assez à la terre pour en demeurer longtemps encore les maîtres. Mais nous nous entretiendrons une autre fois de ces morts. Je n'ai aujourd'hui affaire qu'avec un grand vivant.

On a peu parlé de ces *Mémoires*. C'est qu'ils font peur sans doute. Qu'ils fassent peur aux bourgeois, cela n'est que naturel : les bourgeois n'aiment pas les hommes d'une telle réalité ni d'une telle efficacité. Tout les invite, Berl l'a bien montré, à nier la réalité du monde sensible. C'est le meilleur moyen d'en nier aussi les misères, et une manière de justification. Mais on est davantage étonné que des penseurs qui font profession d'être prolétariens aient peur, eux aussi, de ces livres et fassent généralement semblant d'ignorer qu'ils existent.

Socialistes, communistes, tous se taisent. Leur arriverait-il, à eux aussi, d'avoir peur des idées et des livres ? On attend plus particulièrement que des journaux ouvriers signalent à leurs lecteurs ce récit d'une vie qui ne peut pas manquer de paraître exemplaire à quiconque croit en la révolution.

Il est vrai, cette autobiographie est en même temps un plaidoyer, une longue apologie, et par là un acte encore, — non comme dit Trotski lui-même « une impassible photographie de son existence, mais une partie composante ». En l'écrivant, l'auteur « poursuit la lutte à laquelle toute sa vie est consacrée ». Il semble qu'il faille, après l'avoir lu (et que Trotski lui-même attende) qu'on soit trotskiste ou anti-trotskiste.

C'est en ce point que, pour ma part, je ne saurais le contenter. Comment prendre parti ? Nous n'avons pas en mains toutes les pièces du procès. Il faudrait entendre la partie adverse, et avoir en ces questions de tactique révolutionnaire, une compétence que nous ne nous arrogeons pas. Mais surtout, nous avons peut-être mieux à faire que de devenir trotskiste ou anti-trotskiste. En tout état de cause, ce sont de tels témoignages qui peuvent nous enseigner ce qu'est un vrai révolutionnaire. Ce qui sépara

Trotsky de Staline et des communistes qui l'ont exilé nous intéresse moins que ce qui, en dépit de tout, le rapproche d'eux, le voue au service de la même cause, ainsi que ses adversaires et lui-même sans doute le reconnaîtraient s'ils pouvaient un instant échapper à eux-mêmes et à la polémique.

Mais c'est demander l'impossible à des hommes d'une trempe si vigoureuse et si solidement attachés au réel.

« Ceci est un livre de polémique, écrit Trotsky. Il reflète la dynamique d'une vie sociale qui est toute établie sur des contradictions. Insolences de l'écolier envers son maître ; dans les salons, propos acerbes de l'envie glissés sous des apparences d'amabilité ; incessante concurrence commerciale ; émulation enragée dans toutes les carrières de la technique, de la science, de l'art, du sport ; escarmouches parlementaires dans lesquelles on peut toucher de profonds antagonismes d'intérêts ; lutte quotidienne et furieuse dans la presse ; grèves ouvrières ; fusillades dirigées contre des manifestants ; valises chargées de pyroxyline que s'expédient entre eux, par la voie des airs, des voisins civilisés ; langues de flamme de la guerre civile qui ne s'éteignent presque jamais sur notre planète : ce sont là diverses formes de la "polémique" sociale, depuis la plus coutumière, quotidienne, normale, presque imperceptible malgré son intensité, jusqu'à la polémique extraordinaire, explosive, volcanique, des guerres et des révolutions. Telle est notre époque. Nous avons grandi avec elle. Nous la respirons, nous en vivons. Comment pourrions-nous nous dispenser de polémique si nous voulons être fidèles à notre "patrie dans le temps" ? »

Telle est la vision que Léon Trotsky a du monde moderne. On songe à ces vieilles paroles d'Héraclite (3) : « La guerre, mère de toutes choses, et de toutes choses la reine, qui trie les dieux, les hommes, les libres et les esclaves. » De ce monde en guerre Trotsky est un guerrier lucide. — Et nul doute que le combat ne « trie », ne trouve toujours en lui un homme vigilant et libre. D'autres peuvent aller chercher dans on ne sait quel arrière-monde une plus profonde réalité. Le réel pour lui est ce qu'il touche et ce qu'il voit. Et ses mains sont actives et ses yeux sont ouverts. Ceux-là mêmes qui se méfieraient des idées qui inspirent ses mémoires et sa vie ne pourront manquer de trouver plaisir à y reconnaître partout une étroite si énergique et si joyeuse des choses et des événements. Cet homme peut bien être momentanément vaincu. Nul doute que, sûr de sa foi, il n'estime encore que la révolution est un beau et gai combat.

À ceux qui auraient oublié ce qu'est le goût de la vie, plutôt que de se perdre en la métaphysique, on conseillerait de lire cet Essai ; il est capable de le leur rendre.

Comment résumer une vie si remplie d'événements et si intimement mêlée à l'histoire ? Comment même en caractériser les moments les plus émouvants ? Comment choisir ? L'aventure succède à l'aventure, Trotski, au reste, n'en tire aucune gloire : « Je ne puis nier, écrit-il, que ma vie n'a pas été des plus ordinaires » ; il ne la donne pas cependant comme exceptionnelle. Chose singulière, cette nature si forte, si entière, a sa modestie. Il n'a pas, dit-il, cherché les aventures. Il déclare être un homme « plutôt pédantesque et conservateur dans ses habitudes ». Ce meneur est par tempérament un homme de cabinet, jamais plus heureux qu'alors qu'il peut suivre dans le silence, fût-ce celui de la prison, ses pensées. Parmi les choses qu'il estime le plus au monde, il faut compter « un livre bien écrit où l'on puisse trouver des pensées neuves, une bonne plume qui vous permette de répandre vos idées ». Il y a en lui un artiste, un savant et un écrivain. (Ses livres en font la preuve du reste). Il lui arrive de faire cet étrange aveu : « Bien des fois dans ma vie, j'ai eu comme le sentiment que la révolution m'empêchait de travailler méthodiquement. » Telle n'était point l'idée qu'on se faisait de cet homme : un philosophe que le canon des guerres et des révolutions a dérangé. Mais il n'était pas le maître. Il a simplement rempli son emploi dans l'histoire, étant non moins qu'un philosophe et un artiste, un homme qui toujours répond « Présent » à l'événement. S'il y a de l'extraordinaire dans sa vie, « il faut, dit-il, en chercher les causes, plutôt qu'en lui-même, dans les circonstances de l'époque ». Cette conversion à l'humain qui, de ce fils d'un grand propriétaire, fait un artisan de la révolution, elle est un irrésistible mouvement d'idées par lequel ne manquèrent pas d'être entraînés tous ceux qui, dans la jeunesse russe des années 1890, avaient le cœur bien placé. Après cela on est un homme voué, et viennent les aventures, les prisons, les déportations, les évasions, l'émigration, et les complots, et les défaites et les victoires.

Et tout cela est vrai sans doute. Nous tenons pourtant qu'une telle explication est trop modeste, ne rendant nullement compte des manières et des attitudes de l'homme ainsi voué devant les aventures qu'il subit, encore moins de ce qu'il invente et improvise. Mais celui qu'inspire une pareille philosophie est bien fort devant le destin. Il ignore l'ivresse de la victoire comme l'accablement de la défaite. C'est elle encore qui fournit Trotski aujourd'hui exilé d'une sorte de sérénité qui fait la grandeur des dernières pages de ses *Mémoires*. À tant de gens qui, les bons apôtres, paraissent préoccupés par la « tragédie » qui l'a atteint, et qui lui demandent : « Qu'advient-il de vous ? » il répond : « J'entends cette question dans laquelle la curiosité n'est pas exempte d'ironie... Je ne

mesure pas le processus historique avec le mètre de mon sort personnel. Au contraire, j'apprécie mon sort personnel non seulement objectivement, mais subjectivement, en liaison indissoluble avec la marche de l'évolution sociale... Je ne connais pas de tragédie personnelle... Un journal américain qui a imprimé un article de moi, y a ajouté une remarque profondément pensée, disant qu'en dépit des coups subis par l'auteur, il aurait conservé comme on le voit par l'article, la clarté de son raisonnement. Je ne puis que m'étonner de cette tentative de philistins pour établir une relation entre la force du jugement et l'occupation du poste gouvernemental, entre l'équilibre moral et les circonstances d'actualité. Je n'ai pas connu et je ne connais pas de pareille dépendance. En prison, ayant un livre ou une plume à la main, je vécus des heures de satisfaction aussi complète que dans les réunions de masses de la révolution. Le mécanisme du pouvoir a été ressenti par moi plutôt comme une charge inévitable que comme une satisfaction spirituelle. »

On peut être sûr que Trotski évitera toujours « cette dissolution dans la vulgarité » contre laquelle, d'après un texte qu'il cite, Rosa Luxembourg mettait en garde les « militants de grand style ». Et s'il avait besoin d'être consolé, ces admirables paroles de Proudhon, qu'il rapporte encore, le consoleraient : « Ce qui est fait, à tour de rôle, par chaque gouvernement, au profit de la révolution, ne peut être retiré ; ce que l'on fait contre la révolution passe comme un nuage. »

Je m'arrêterai là. On n'en finirait pas avec ces trois volumes. Il faudrait parler de l'écrivain, de son art, des grands portraits, qu'il a placés ici et là, des principaux acteurs de la révolution. Il faudrait parler du théoricien de la révolution permanente, de l'historien. Tout notre temps tient dans ces livres.

Il est bien remarquable que d'avoir de son époque une si grande science ait fait d'un homme un « indésirable » en tous pays. Le mot de la fin, en cette affaire, nous est fourni par ce policier qui, en 1916, sur l'ordre de M. Malvy, conduisant Trotski à notre frontière lui dit avec noblesse : « Les gouvernements viennent et s'en vont ; la police reste. » Sait-on que si la France est interdite à Trotski, c'est que, prétend notre spirituel gouvernement, l'arrêté d'expulsion signé par M. Malvy n'a pas été rapporté.

Cette parole d'un policier, celle de Proudhon que nous rapportions tout à l'heure, ajoutées l'une à l'autre, corrigées l'une par l'autre, quel résumé de l'histoire des nations.

Jean GUÉHENNO

## NOTES

(1) Charles Du Bos, *Extraits d'un Journal, 1908-1928* (Éditions de la Pléiade). *Le dialogue avec André Gide* (Éditions Au Sans Pareil).

(2) Léon Trotski, *Ma vie*. Essai autobiographique, traduit par Maurice Parijanine (Éditions Rieder). Puisqu'il s'agit de livres révolutionnaires, je veux encore signaler le très beau livre de Victor Serge : *L'an I de la Révolution russe* (Librairie du Travail, 17, rue de Sambre et Meuse, Paris). J'espère qu'un de nos collaborateurs rendra bientôt compte de ce livre important, mais je tiens d'autant plus à en signaler dès maintenant la publication qu'il a été l'objet d'une sorte de boycottage. On sait que la *Bibliographie de la France*, organe officiel de la librairie française, a cru récemment pouvoir exercer une sorte de censure et a refusé d'annoncer certains ouvrages publiés soit par la Librairie du Travail, soit par les *Revue*s (47, rue Monsieur le Prince), soit par les Éditions Sociales Internationales, (3, rue Valette). Quelle peur ont donc ces gens ? Mais on n'attendait pas que la peur des livres et des idées se manifestât dans un journal de la librairie. Et que cette peur est vaine ! Comme si les idées ne faisaient pas toujours leur chemin.

(3) Citées jadis par Romain Rolland dans son étude : *Empédocle d'Agrigente ou l'âge de la haine*.